

https://www.lemonde.fr/culture/article/2026/10/13/l-exposition-ni-dieu-ni-maitre-de-la-piscine-de-roubaix-se-verra-privee-de-son-titre-libertaire-lorsqu-elle-sera-presentee-a-besancon_6793151_3246.html?lmd_medium=al&lmd_campaign=envoye-par-appli&lmd_creation=android&lmd_source=default

L'exposition « Ni Dieu ni maître ! » de La Piscine de Roubaix se verra privée de son titre libertaire lorsqu'elle sera présentée à Besançon

L'accrochage fera étape au Musée des beaux-arts et d'archéologie en février 2027. Invoquant la neutralité, la mairie LR de la préfecture du Doubs, l'a rebaptisé « L'Art en liberté ».

Par [Roxana Azimi](#)

Publié hier (13 octobre 2026)

Loin d'être un détail, le changement de titre d'une exposition porte une charge politique. Présentée à La Piscine de Roubaix (Nord) sous l'intitulé « Ni Dieu ni maître ! », l'exposition sur l'art et la pensée anarchiste sera rebaptisée « L'Art en liberté » lors de son escale en février 2027 au [Musée des beaux-arts et d'archéologie de Besançon](#). Au passage, la célèbre maxime libertaire inspirée de la revue éponyme du socialiste Auguste Blanqui (1805-1881), exprimant le rejet de toute autorité, religieuse, politique ou sociale, passe à la trappe.

« *C'était pour marquer la différence en termes de communication* », relativise Maël Vandewalle, co-commissaire de cette étape bisontine, invoquant une « *décision prise de manière concertée avec le cabinet de la ville* ». Une municipalité historiquement de gauche [conquise lors des élections de mars par Ludovic Fagaut \(Les Républicains\)](#). « *On ne veut pas qu'il y ait une dimension politique derrière le titre, qu'il soit clivant. On veut que l'exposition soit rassembleuse, ouverte à tous* », s'efforce de justifier l'adjoine à la culture, Anne-Rachel Schertz.

Difficile pourtant d'occulter la dimension politique qui constitue l'essence même de l'exposition. Certains artistes endossent une démarche militante, d'autres affichent une proximité intellectuelle avec le mouvement anarchiste, perceptible dans l'aspiration à des formes d'art affranchies des cadres établis. « *Tout dépend de l'orientation qu'on apporte à l'exposition, poursuit l'élue. On a demandé au musée une communication plus neutre, une façon d'exposer plus neutre.* » Reste à voir jusqu'à quel point cette neutralité lissera la rédaction des cartels.

Préserver l'« esprit français »

A l'inverse, le Musée Ziem à Martigues (Bouches-du-Rhône), une ville durablement ancrée à gauche – le Parti communiste français la dirige depuis 1959 –, où l'exposition fera sa dernière halte à l'automne 2027, compte renouer avec l'intitulé d'origine. « *Nous ne changerons rien, nous n'avons peur ni de l'art ni de l'anarchie*, confie en riant Florian Salazar-Martin, adjoint à la culture à la mairie de Martigues. "*Ni Dieu ni maître*", c'est une formule que j'utilise, bien que je sois communiste. Mais c'est aussi l'esprit français. Retrouver ces questions d'émancipation, c'est fondamental dans le moment politique qu'on vit. »

Adèle Taillefait, commissaire de la version roubaisienne, qui a proposé ce projet voilà deux ans et demi au Musée des beaux-arts et d'archéologie de Besançon et au Musée Ziem, refuse de commenter le changement de titre à Besançon. « *Nous avons bâti le sujet ensemble, mais ce que chaque étape en fait lui appartient* », évacue la conservatrice.

Si le socle reste commun, chaque musée apporte ainsi ses propres nuances. Lors de l'escale bisontine, l'exposition se dotera d'un focus particulier autour des liens entre deux Francs-Comtois d'exception, le peintre Gustave Courbet (1819-1877), qui bouleversa l'académisme, et le père de l'anarchisme, Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865), ainsi que sur la question du temps de travail, portée au XIX^e siècle par les ouvriers de l'industrie horlogère. Martigues entend pour sa part dépasser l'image de carte postale provençale, pour évoquer le foyer ouvrier, en lien avec le Centre international de recherches sur l'anarchisme, à Marseille.

Quant à La Piscine, qui ouvre le bal, « *le lien entre l'art et l'engagement est dans notre ADN* », souligne Adèle Taillefait. Soutenu par l'ancienne municipalité socialiste, le projet a reçu l'appui du nouveau maire de Roubaix, David Guiraud (La France insoumise, LFI). Contacté par *Le Monde*, ce dernier savoure le titre – arrêté bien avant les élections municipales –, tout en apportant cette nuance : « *Ce n'est pas une exposition de LFI pour LFI, c'est une exposition d'art, menée par des professionnels, en toute liberté.* » Dans le catalogue, l'édile salue d'ailleurs le travail d'Adèle Taillefait, qui « *explore courageusement [un moment majeur de la pensée politique et artistique], avec une distance critique, donnant la parole au militantisme sans l'endosser* ».

https://www.lemonde.fr/culture/article/2026/10/13/le-fructueux-dialogue-entre-art-et-anarchisme-a-la-piscine-de-roubaix_6793135_3246.html

A La Piscine de Roubaix, l'exposition « Ni Dieu ni maître ! » met en scène le fructueux dialogue entre les arts et l'anarchisme

Une exposition dense réunissant des œuvres de différentes époques, de Courbet à Banksy, montre comment l'art peut être une forme de résistance.

Par [Harry Bellet](#) (Roubaix [Nord])

Publié hier (13 octobre 2026) à 17h00, modifié hier à 18h36



« Ni Dieu ni maître » (1879), bannière anonyme de la Libre pensée roubaisienne. ALAIN LEPRINCE/ROUBAIX LA PISCINE/MUSÉE D'ART ET D'INDUSTRIE

« *Ni Dieu ni maître* », proclame une étrange bannière en velours de soie réalisée en 1879 pour la Libre Pensée roubaisienne, une société anticléricale d'esprit libertaire implantée dans le Nord, qui reprenait à son compte la célèbre formule du révolutionnaire Auguste Blanqui (1805-1881). L'étendard est conservé à La Piscine-Musée d'art et d'industrie André-Diligent. Ce lieu magique de Roubaix reprend à son tour le slogan pour montrer une ambitieuse (elle va de Gustave Courbet à Banksy !) exposition sous-titrée « Arts et anarchie ».

On suggère à qui douterait de l'actualité d'un tel sujet de s'arrêter dans l'exposition devant un dessin de l'ami Plantu, une affiche publiée pourtant en 1981, non dans *Le Monde*, où le dessinateur officiait, mais par le Groupe autonome libertaire de Bruxelles. Elle est intitulée *Septembre... Combien de nouveaux chômeurs*, et représente un jeune montrant son beau diplôme tout neuf à trois recruteurs qui se tordent de rire. A voir la

situation des lycées aujourd'hui, on se dit que, hélas, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Ce soleil que les pauvres ne voient jamais : il est vrai qu'en pays minier on est plus souvent sous terre – et on y reste assez vite pour l'éternité – que dessus. C'est pourtant ce dont rêve Léon Frédéric (1856-1940) dans son étrange et kitsch triptyque *Le peuple verra un jour le lever du soleil*, peint vers 1890, tout comme, presque contemporain mais dans un registre plus moderne, Paul Signac (1863-1935) avec son gigantesque (3 mètres par 4) *Au temps d'harmonie* (le titre original était *Au temps d'anarchie*), peint entre 1893 et 1895 pour l'hôtel de ville de Montreuil. L'original est resté sur place, mais il est montré ici par une reproduction photographique à l'échelle et des esquisses : il dépeint des lendemains qui chantent dans une nature bucolique.



« Le peuple verra un jour le lever du soleil » (1890-1891), de Léon Frédéric. COLLECTION DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES



« Au temps d'harmonie », esquisse (1893), de Paul Signac. COLLECTION PARTICULIÈRE

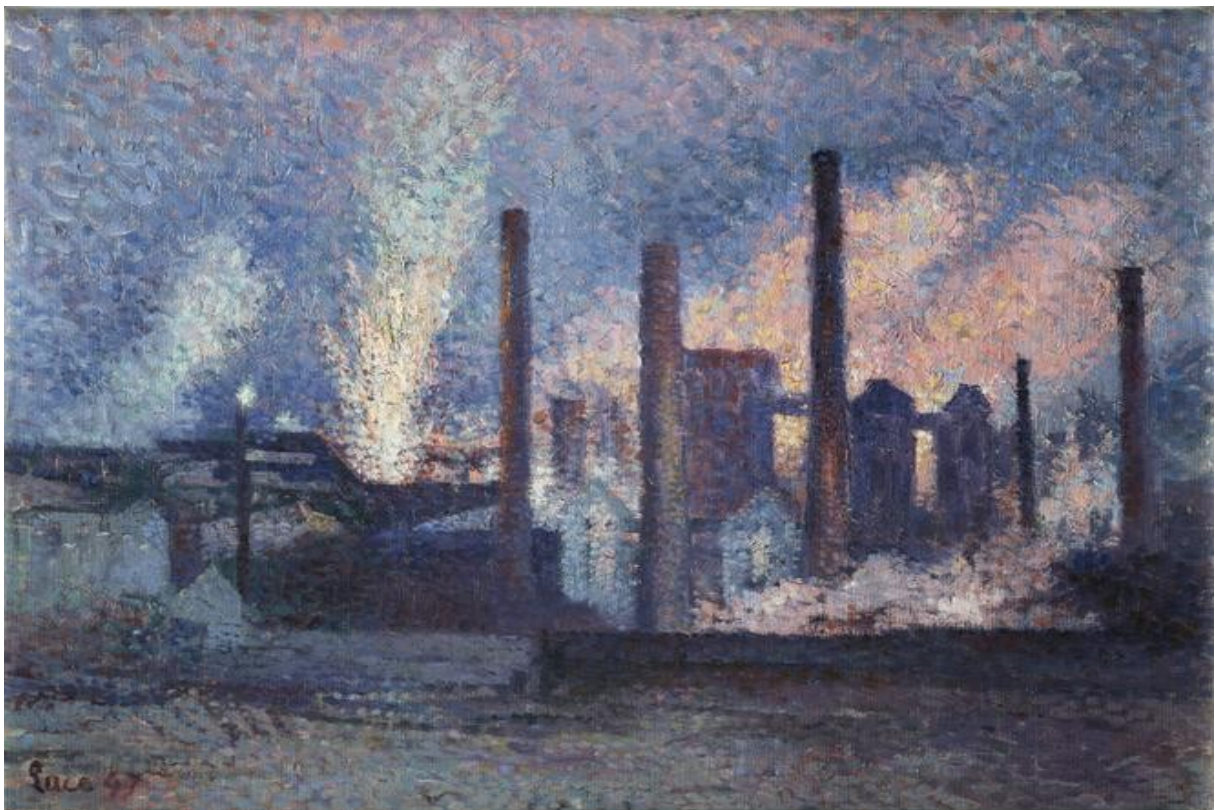
On appréciera le contraste avec les premières salles, qui montrent des paysages bouleversés par l'industrie naissante et les cheminées fumantes des usines. Une réalité dans le Nord, ce qui explique sans doute un des défauts majeurs de cette exposition très – trop ? – dense : l'anarchisme est né de la misère, or celle-ci pouvait être rurale autant qu'industrielle. Le mouvement libertaire ne s'est pas uniquement développé dans les grandes villes. Les campagnes ont été aussi très actives, très tôt : en Andalousie et en Catalogne, mais aussi en Italie, dès le XIX^e siècle, au Mexique en 1910, en Ukraine entre 1918 et 1921 quand Nestor Makhno organise des « communes libres » qui seront écrasées par l'Armée rouge, et à nouveau en Espagne durant la guerre civile (1936-1939). Les principes sont partout les mêmes : la terre appartient à ceux qui la travaillent et les décisions de production et de partage des récoltes se font par des assemblées générales de villageois. S'y ajoute une forme très développée d'entraide.

Avoir éludé cet aspect de la question nous prive de quelques morceaux de bravoure, comme *Le Quatrième Etat* peint en 1901 par Giuseppe Pellizza da Volpedo, une foule de paysans qui avancent frontalement vers la lumière. Conservé au Museo del Novecento à Milan, il a servi d'illustration pour la couverture de *La Mémoire des vaincus* (Albin Michel, 1989), le formidable roman consacré à l'histoire de l'anarchie par Michel Ragon, lui

aussi oublié de l'exposition : Félix Fénéon, bien mis en valeur lui, n'a pas été le seul critique d'art libertaire ! La librairie du musée rattrape ce manque : on doit s'y attarder.

Accrochage acrobatique

Cependant, l'exposition a l'immense mérite de mettre ou remettre à l'honneur bon nombre des figures pionnières du mouvement : Mikhaïl Bakounine, Max Stirner, Piotr Kropotkine (son portrait « sculpté » par Jean Tinguely est un morceau de bravoure qui illustre, si on le compare aux figures d'anarchistes réalisées par Courbet, Nadar, [Maximilien Luce](#) ou plus tard Auguste Herbin, toute la difficulté de concevoir une telle exposition), le géographe Elisée Reclus et surtout Pierre-Joseph Proudhon. Son amitié avec Gustave Courbet, franc-comtois comme lui, et la rédaction de son livre *Du principe de l'art et de sa destination sociale*, justifient que l'on se penche sur la relation très étroite entre art et anarchie.



« Usines près de Charleroi » (1897), de Maximilien Luce. STÉPHANE MARÉCHALLE/GRANDPALAISRMN/MUSÉE D'ORSAY

Car contrairement au réalisme socialiste prôné par les communistes staliniens, les libertaires n'ont pas privilégié, et encore moins imposé, un style. Ainsi [Michel Ragon \(1924-2020\)](#) défendait-il la peinture abstraite. Mais cela rend l'accrochage acrobatique, et les commissaires, Adèle Taillefait pour La Piscine et Maël Vandewalle pour le musée de Besançon où l'exposition ira dans un second temps, ont fait de leur mieux pour

concilier l'inconciliable : la peinture, l'affiche, la photographie, la sculpture, sans oublier le son car Georges Brassens, Léo Ferré, mais aussi les Bérurier noir, et plus généralement le mouvement punk, sont de la fête.

La police est aussi fort bien mise en valeur, mais évidemment pas tout à son honneur, ce qui évoque également des images récentes : dans les journaux très illustrés du XIX^e siècle, comme dans les affiches de Mai 68, elle est omniprésente, matraque levée. Cela empire quand une partie du mouvement anarchiste passe à l'action violente : Ravachol y laissera sa tête, d'autres finiront au bagne, notamment celui de Biribi en Afrique du Nord qui inspirera un terrible roman à Georges Darien.



« Mort aux vaches » (1899), de Henri Gustave Jossot, pour l'album « Les Rats », adapté de Heinrich Heine. ALAIN LEPRINCE/ROUBAIX LA PISCINE/MUSÉE D'ART ET D'INDUSTRIE

Et bien sûr, quelques Banksy, un nom qui parle sans doute plus aux jeunes que Courbet, mais dont on sera peut-être heureux d'apprendre que le rat, très fréquent dans ses œuvres, est déjà présent dans les dessins que fait Henri Gustave Jossot (1866-1951) en 1899. Le sien (celui de Jossot) brandit un drapeau où est inscrit « *Mort aux vaches* ». « *Mort aux lois, vive l'anarchie* », aurait pu chanter le malheureux gendarme condamné à un serrage fessier par Georges Brassens.

Un autre serrage fut malheureusement bien réel, celui qui en Espagne servait de moyen d'exécution, le garrot. Décrivons-le : le condamné était

assis sur un siège de bois lourd – il se devait d’être stable –, le dos posé contre une poutre verticale. A la hauteur de son cou, une sangle de cuir que l’on pouvait tendre en serrant une vis d’acier. Certains modèles permettaient à celle-ci, passant à travers la poutre, de broyer les cervicales du condamné : la chose était miséricordieuse, car sinon il étouffait...

C’est paradoxalement là que l’exposition nous offre un moment de grâce : la découverte de l’œuvre de Ramon Acin Aquilue (1888-1936). Son *Garroté*, une feuille de tôle affaissée et deux bouts de bois, résume horriblement bien la chose. Il avait tout pour déplaire : sculpteur, peintre, illustrateur, et pédagogue adepte de la méthode Freinet, car il était convaincu que l’éducation constitue la principale arme de la révolution sociale... Il était ami de Buñuel, dont il finança le film *Las Hurdes (Terre sans pain)*, 1933). Deux fois contraint à l’exil, il s’intéressait au végétarisme, au naturisme, au reboisement et à la défense animale. Cela méritait bien le peloton d’exécution.

« Ni dieu ni maître ! Arts et anarchie de Courbet à Banksy. » [La Piscine-Musée d’art et d’industrie André-Diligent](#), Roubaix (Nord). Jusqu’au 24 janvier 2027.